

La trame forestière de l'histoire canadienne

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

Numéro 26, 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079918ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, J. (1961). La trame forestière de l'histoire canadienne. *Les Cahiers des Dix*, (26), 17–54. <https://doi.org/10.7202/1079918ar>

La trame forestière de l'histoire canadienne*

Par JACQUES ROUSSEAU, M.S.R.C.

En 1534 François Ier chargea Jacques Cartier de découvrir le passage de Cathay, le pays de l'or, des épices et des bois précieux. Glissant sur la mer vers le couchant, le capitaine malouin n'atteint pas la Chine lointaine et mystérieuse, mais un fleuve immense coulant d'un pays inconnu.

Le premier accostage le déçoit profondément : « Si la terre était aussi bonne qu'elle renferme de bons havres, écrit Cartier, ce serait un bien; mais il n'y a que des rochers effroyables et mal rabotés; sur toute la côte nord, je n'ai pas vu une seule charretée de terre; mais seulement de la mousse et de petits bois avortés. Si bien que j'estime que c'est la terre que Dieu donna à Caïn. »

Des vents favorables gonflent les voiles hors des rives subarctiques et le mènent vers une région plus accueillante. « Nous y descendimes pour voir les arbres qui sont merveilleusement beaux et de grande odeur et trouvâmes que c'était des cèdres, ifs, pins, ormes blancs, frênes, saules et autres, plusieurs inconnus . . . et entr'autres il y a des cèdres et pruches, aussi beaux qu'il soit possible de voir, et suffisants pour mater des navires de trois cents tonneaux. » Ce court passage décrit pour la première fois la forêt canadienne aux botanistes et économistes du vieux monde.

UNE FORÊT VIERGE PEUPLÉE DE BÊTES ÉTRANGES

La végétation de l'est du Canada révèle un phénomène climatique étonnant. Les formations qui correspondent écologiquement à celles de l'Europe sont décalées à des latitudes plus méridionales. Le courant froid du Labrador, contre-partie du rameau nord-atlantique du Gulf Stream, fait du Québec le pays de la terre où la zone arctique descend

* Ne cherchons pas ici un traité systématique, une étude complète du sujet, mais seulement une marche à bâtons rompus dans la forêt.

le plus au sud. A Montréal, sous la latitude de Lyon, le Beaujolais ne coule pas. La vallée du Saint-Laurent pourrait tolérer en été les flores méditerranéennes les plus frileuses; mais l'hiver ramène périodiquement les conditions rigoureuses. Torride en juillet, glacial en janvier, le Canada se classe néanmoins parmi les pays tempérés. Encore faudrait-il préciser davantage. Plus étendu que la France, le Québec jouit de climats variés, depuis la toundra arctique jusqu'à la forêt décidue. Pour les besoins de cet exposé, notre forêt sera surtout celle de la région de Montréal et de Québec, qui trouve sensiblement son parallèle dans les Vosges ou sur le flanc des Alpes et des Pyrénées, quelques centaines de mètres sous l'étagé alpin.

L'exploitation intensive de la forêt laurentienne ne l'a pas encore réduite à un bois jardiné ou à un parc. Les endroits intouchés sont déjà rares chez nous; mais on peut s'imaginer la forêt primitive qu'ont rencontrée les voyageurs au seizième siècle. J'en ai vu des parcelles où jamais la cognée ne s'était abattue. Dans les longs voyages de canot avec des indigènes, maintes fois le soir mes tentes se dressaient là où personne n'avait encore campé. Des arbres de toutes tailles, des perches élancées ployant sous la patte d'un oiseau, des géants vétustes grignotés par les ans. Parfois, dans le concert sinistre des chouettes, un bruit sourd annonce qu'un fût centenaire vient de céder à la brise.

N'était le sentier qui évite le rapide et relie les lacs, la traversée de la forêt imposerait une tâche démesurée. Après avoir soufflé et sué sans répit depuis l'aube, il m'est arrivé fréquemment le soir de relever une avance de deux ou trois milles seulement. Marche rendue pénible par les troncs morts gisant sous leur parure de mousses et de clavaires. Chablis inextricables, amas d'allumettes gigantesques; arbustes tordus, pièges aux ramilles emmêlées; sols recouverts de sphaignes spongieuses; tourbières perfides.

Dans la forêt inhumaine, l'orignal promène sa ramure dans un fracas de branches et court au lac se repaître des rhizomes de nénufars jaunes. L'ours glisse d'un pas feutré, le cerf insouciant gambade pendant que le rare caribou broute ailleurs le cladonia blanc. La dent monotone du castor abat le tremble vert pour couper la rivière de chaussées. Le renard, le loup, les félins guettent dans la nuit le gibier. Le porc-épic déambule sous une armure de piquants et la mouffette tachetée, gracieuse et insouciante, tient en réserve une effluve redoutée. Les lièvres trottaient dans les sentiers battus. La gélinotte au plumage bariolé se juche sur les branches basses.

On définit la forêt, « Une grande étendue couverte d'arbres. » N'est-ce pas plutôt une symbiose incessante, des cariatides qui supportent le ciel, des sous-bois étagés, une faune en quête de gîte et de pâture, des nuages de parasites, des bactéries qui transforment le sol. La forêt comprend aussi les hommes qui vivent d'elle.

LE PEUPLE DE LA FORÊT

Les facteurs de croissance des plantes varient avec les lieux. L'histoire géologique de la terre a trituré des sols de structures chimique et physique différentes : sols acides, sédiments alcalins, alluvions d'argile ou de sable, granits compacts, calcaires fissurés, schistes émiettés, sols imperméables ou poreux, tous, fréquemment, se cotoient. La lumière, l'humidité, la chaleur changent d'intensité en altitude ou en latitude, parfois même suivant l'exposition des versants. Les caprices de la météorologie imposent des mosaïques de climats secs ou humides. Des marécages avoisinent les déserts. Les îles tropicales hébergent une végétation croissant sans arrêt; ailleurs la plante se fige brusquement sous la morsure de l'hiver ou la torpeur du climat torride. Tandis que l'été arctique ne dure qu'un mois, celui des Tropiques persiste presque l'année entière.

Pour satisfaire aux exigences du sol, du temps et du climat, le végétal déploie une gamme d'espèces infinie. La résistance au froid, à la sécheresse et à l'insolation varie avec chacune; certaines s'accommodent des longs jours, les autres de courtes heures de soleil; l'une déploie sa frondaison avec une majestueuse lenteur, tandis qu'une impulsive éclate ses bourgeons en un jour.

La communauté des plantes, comme celle des humains, ne s'organise pas au hasard. La flore, elle aussi, obéit à des dictats sociaux. Le rocher calcaire et le bouclier granitique ont chacun leurs commensaux. La grève exondée convoque ses estivants. L'érablière et la chenaie, la forêt d'épinettes et la tourbière, même établies côte à côte, restent le plus souvent des sociétés fermées.

Si l'on met à part la toundra arctique, qui occupe vingt pour cent du territoire, la péninsule Québec-Labrador est une vaste forêt trouée par de rares sommets alpins, des lambeaux de toundra, des tourbières qui se raréfient vers le nord, des lacs innombrables, — trois cent mille peut-être, — qui couvrent seize pour cent de la superficie.

La forêt orientale du Canada se déploie sur treize degrés de latitude, entre l'arctique et la frontière des Etats-Unis. En Europe, elle trouve son correspondant entre la hêtraie et les terres sous le soleil de minuit.

La zone tempérée comprend dans le Québec trois régions bien distinctes, ayant chacune son histoire géologique particulière et ses associations biologiques propres. Les Laurentides font partie du plateau canadien, un socle de granit et de gneiss précambriens. Ces rochers acides, émergés au début de l'histoire de la terre, sont soumis depuis lors à une érosion fluviale et éolienne intense. A l'époque quaternaire, le glacier continental l'a raboté à plusieurs reprises, laissant des dépôts d'argile, construisant le barrage des moraines, mère des tourbières et des lacs. Au sud du territoire, le rempart des Apalaches recèle des terrains sédimentaires de l'époque paléozoïque, traversés par des poussées de roches éruptives. A l'ordovicien et au dévonien, des pressions latérales les ont fortement plissées; mais des périodes érosives subséquentes en ont fait une pénéplaine. Depuis, le glacier quaternaire est venu, lui aussi, ajouter son action. Entre les Laurentides et les Apalaches, la plaine basse a reçu, pendant la glaciation, d'abondants sédiments argileux, truffés de blocs erratiques, puis, pendant la submersion pléistocène, des alluvions marines.

L'histoire géologique a fixé les grands traits de la carte de la végétation du Québec. Ses communautés forestières se ramènent à trois types, les forêts coniférienne, feuillue et mixte. Les principaux arbres à feuilles décidues du Québec sont l'érable à sucre, l'érable rouge, un tilleul, des chênes, le noyer cendré, des caryers apparentés au pacanier, le bouleau-merisier, le bouleau à papier, le tremble et des ormes. De toutes ces essences, l'érable à sucre, le hêtre et le bouleau-merisier constituent l'association la plus importante. L'érable à sucre y domine et ce groupement remplace en quelque sorte la hêtraie d'Europe. Nos chênes ont rarement un port majestueux et les seuls arbres dont la taille mérite chez nous une mention particulière sont l'orme d'Amérique, si caractéristique de la plaine basse, le pin rouge et le pin blanc, inclus dans la forêt feuillue.

La forêt mixte, comprenant des feuillus et des conifères, est intermédiaire entre les forêts décidue et coniférienne. Cette dernière est, de beaucoup, la plus importante dans la vie économique du Canada. Sapin, mélèze, épinettes, en constituent les éléments essentiels. Ici et

là des thuyas, des pruches, des pins rouges ou blancs, parfois de grandes étendues de pins gris, — le cyprès du pays de Maria Chapdelaine. La forêt coniférienne accueille également quelques feuillus.

CHANGEMENT DE DÉCOR

Le voyageur parvenu au sommet de la montagne distingue mal la ville grouillante et la nécropole au fond de la vallée. La distance estompe les formes et fige la vie. La forêt lointaine, de même, apparaît comme un fond de scène inerte. A mesure que l'on s'approche, les marionnettes s'agitent et jouent sans relâche un drame inépuisable. Esclave du climat, la forêt suit la chaîne sans fin des saisons et, comme le carrousel qui tourne, ramène périodiquement le même spectacle.

Elle ne procède pas par sauts brusques, comme le machiniste au théâtre. Son décor vivant change imperceptiblement, comme la marée qui monte et comme l'être qui vieillit; seul le recul des jours révèle la physionomie nouvelle. Puisqu'elle lie son sort indissolublement aux saisons, examinons ses traits aux grandes étapes de l'année.

Quand l'automne atteint la région de Montréal, les Laurentides ont déjà des velléités d'hiver. Les quelques pouces de neige qui couvrent le sol depuis le début de novembre sont à la merci du soleil d'un jour; mais presque aussitôt le froid reprend le dessus. Jusqu'en avril, la poudrerie siffle dans les arbres et fouette la figure. Trois pieds de neige cachent les buissons et les troncs vermoulus, couchés sur le sol. La litière des cristaux permet la marche en raquettes sans obstacle, et pour cela, l'hiver devient la saison qui favorise le mieux les déplacements dans la forêt canadienne.

Dans la masse sombre des conifères, la neige souligne l'étagement des ramures. Les oiseaux hivernants se perchent sur le squelette des feuillus parmi les bourgeons violacés. Depuis le début de l'automne, les migrateurs ont recherché des cieux plus cléments; des mammifères se sont terrés pour la saison rigoureuse; les lièvres gambadent dans leur livrée blanche; des animaux vêtus d'une épaisse toison sortent de leur tanière à la poursuite de la proie; le cerf, si agile pourtant, s'enlise dans la neige mouvante; l'original broute les bourgeons de viornes et d'érables arbustifs.

Le printemps entre d'un bond dans la chevauchée des saisons; en quelques jours le soleil d'avril sape la couche de neige. Les pre-

mières trouées mettent à nu le vert tendre des fougères étalées sur le sol. Les feuilles violacées du cornouiller du Canada, elles aussi, ont survécu à l'hiver, mais pour succomber aux premiers traits du printemps. Il reste encore des plaques de neige, que déjà de tous côtés éclate la vie multicolore. Avant que les feuillus ne verdissent, surgit le monde éphémère de l'hépatique, de la sanguinaire et des trilles. Quand leurs fleurs fugaces se sont flétries, l'érythrone et le dicentre ont masqué pour l'été la trace de leur présence. Abrisés dans le sol, les bulbes et les tubercules attendent un printemps nouveau. Les merisiers se couvrent de nuages de fleurs; les châtons naissent sur les trembles; les conifères et les bouleaux poudroient le pollen d'or. Les bourgeons déployés, le feuillage s'assombrit. L'aurore du printemps ramène dans l'érablière le rite de la coulée.

Le printemps, — la saison la plus courte au Canada, — dure rarement cinq semaines, chassé par la chaleur accablante qui rappelle les Tropiques. Sous l'émeraude des feuillus et la masse sombre des conifères, s'étale l'inépuisable sous-bois. Après le temps des fraises vient celui des framboises, puis des bluets, — chacun avec ses ramasseurs. Mieux que toute autre espèce végétale, le cornouiller du Canada, — le quatre-temps, — caractérise le parterre forestier. Aux plantes pourpres qui ont attendu le printemps pour mourir, succèdent des pousses vertes au feuillage couronné d'une grande fleur blanche. Les colonies sont tellement denses que le parterre semble presque de neige; mais bientôt les involucre pâles disparaissent quand surgissent les bouquets de baies rouges. La salsepareille du Canada produit des ombelles de fruits noirs dont se délectent les mouffettes. L'ours glouton s'attarde dans les buissons de bluets. L'original patauge au bord des lacs; plongeant dans l'onde sa ramure puissante, il se repaît des longs rhizomes de nénufars jaunes.

L'écureuil et le tamia rayé engrangent leurs provisions : noisettes, graines de conifères ou d'érables. Debout sur la branche, une grappe de samares roses entre leurs pattes d'avant, ils remplissent en vitesse leurs bajoues en rejetant l'aile coriace du fruit. C'est l'automne ! Après la pluie, surgit le champignon, varié et innombrable : amanites, russules, bolets, clavaires et vescs-de-loup. Les oiseaux picorent les merises. Les matins de septembre, le sol se recouvre de gelée blanche et le froid déploie ses arcs-en-ciel dans les frondaisons : orangée, rouge clair et rosée de l'érable à sucre, pourpre des plaines, ors des trembles et des bouleaux, la forêt en est toute incendiée. Flamboiement fu-

gace . . . Le vent arrache bientôt les feuilles sèches, les entasse, et le bruissement des pas qui les broie a quelque chose de mélancolique. Le chasseur recherche la cible de l'original et du cerf. La gélinotte s'emplit la fale de baies de quatre-temps. Le castor accumule autour de sa cabane des réserves hivernales de trembles; l'ours cherche une demeure sur mesure. Le quatre-temps tourne au violet. La pluie froide se cristallise en verglas. Le vent siffle dans les arbres. La rafale de neige renaît en poudrerie cinglante. Le carrousel de la forêt reprend.

LA FORÊT EN MOUVEMENT

La couverture végétale ignore les frontières des hommes. Seuls les dictats bioclimatiques président à la distribution de ses espèces dans le temps comme dans l'espace. La broussaille envahit rapidement l'ancien champ cultivé, délaissé par la charrue. Une formation transitoire s'y installe, que les arbres de naguère viennent lentement déloger. Ici renaît l'érablière, où plus tard pendra de nouveau la chaudière recueillant le nectar; là-bas, la forêt de conifères, d'où viendront mats et charpentes.

Le type végétal définitif, vers lequel tend normalement tout territoire bouleversé, porte chez les botanistes le nom de climax. Cette communauté cherche sans cesse à se reconstituer. Dans les Laurentides, le climax principal est la forêt d'épinettes et de sapins; dans la plaine basse, l'érablière; sur le plateau mexicain, la formation de cactus armés contre la sécheresse; dans la toundra arctique, le tapis moussu couvrant la glace éternelle; dans le centre du Canada, la prairie herbeuse où paissait jadis le bison. Sous les mêmes latitudes, les climax diffèrent selon les agents qui les façonnent. Facteurs climatiques d'abord, puisque les caprices de la chaleur, de l'eau et de la lumière imposent des restrictions. Facteurs physiographiques, parce que le modelé du relief, la composition de la roche, la structure du sol ont tous des exigences spécifiques. La flore des calcaires diffère de celle des granits; le sol argileux, charrié par les glaciers ou déposé dans les mers anciennes, vit autrement que la dune sablonneuse ou le lit de tourbe. La terre incendiée garde la cicatrice des fléaux passés. Facteurs biotiques enfin, car les lois des sociétés végétales et animales ne permettent pas toutes les alliances.

Eternelle insoumise aux caprices de l'homme, cherchant sans cesse à reconstruire la même charpente sociale, la flore a rencontré son

maître, le temps. Des forces, sans cesse à l'œuvre, s'acharnent contre les continents. Inexorable rabot, le temps aplanit les montagnes, déplace le sol, use la roche, mais il fait surgir du fond des eaux d'autres continents. Des éléments mystérieux, aussi, se jouent des facteurs climatiques. Des marécages deviennent des déserts; des forêts pluvieuses évoluent vers la steppe; au glacier stérile, succède la toundra; à la toundra, les conifères; aux lacs sans vie, les tourbières. Pendant ce lent duel entre la nature et le temps, des espèces succombent, de nouvelles apparaissent. Vus à l'échelle humaine, les climax semblent immuables, figés; à l'échelle géologique, les voilà réduits à des faits divers dans l'histoire du monde. Comme la mer qui bouge, comme la croûte rocheuse de la terre, l'écorce vivante est en perpétuel remous, remplaçant les climax par de nouveaux climax, oscillant entre le passé et l'avenir, tendant vers une fin qui dépasse les hommes. Le temps assiste imperturbable à la course échevelée des flores.

Le bouclier canadien surgit au matin de l'ère précambrienne. Sans aucun doute, la terre resta longtemps sans vie. Nous ignorons à quel moment les plantes rudimentaires envahirent le premier continent, mais nous savons cependant que les premiers sédiments n'en conservent pas les traces fossiles. Des algues, toutefois, sont apparues avant la fin de l'ère, comme en témoignent des espèces incrustantes, que j'ai trouvées au lac Mistassini et qui vivaient en bordure des plages précambriennes.

À l'époque primaire, apparaissent les plus anciennes plantes terrestres connues, celles des strates dévoniennes de Gaspé. Plus tard, les provinces maritimes ont celé dans leurs archives houillères des forêts marécageuses où vivaient des prêles et lycopodes aussi grands que nos arbres.

Aux époques secondaire et tertiaire, surgissent graduellement les genres d'arbres, dont il reste de vivants témoins, qui ont assisté au lent passage des grands sauriens et d'étranges mammifères. Puis vint timidement l'homme, à l'époque où le glacier continental s'apprêtait à buriner l'hémisphère boréal.

En Europe, la glaciation rejette les conifères dans la Méditerranée. Le midi de la France se couvre d'une toundra où les chasseurs poursuivent le gibier. Avec la retraite du glacier, la toundra émigre vers le nord, accompagnée par la harde des rennes et leurs parasites, les hommes.

Puis succède une époque plus chaude que la nôtre. Les grains de pollen, déposés dans les tourbières en couches ordonnées, en témoignent. Dans l'Ungava, à la limite des arbres, j'ai trouvé dans le sol des débris du bouleau à papier, qui atteignait alors une aire plus septentrionale. Cent milles au nord de la limite des arbres, sous huit pouces d'humus, reposaient des fragments grugés par des castors à une époque où, probablement, la forêt cotoyait l'océan arctique.

L'homme a commencé sa migration sur la terre d'Amérique avec la fonte du glacier, quand le grand mammoth paissait encore dans la toundra. Puis, à la période pluvieuse, contemporaine sans doute du déluge biblique, il a vu des forêts auxquelles ont succédé des déserts.

Depuis qu'il a pris possession de la terre, en lutte constante pour y garder sa place, l'homme émigre chaque fois que la flore cède au changement de climat; mais sa vie pèlerine ne s'observe souvent qu'avec le télescopage des ans. Des civilisations brillantes occupaient l'Asie mineure, avant la venue des déserts; les Hébreux erraient dans les sables encerclant la Terre Promise; la broussaille, rançon du défrichement par brûlage, mettait un terme à l'apogée des Mayas. Déplacements provoqués sans doute par des facteurs historiques, mais commandés d'abord par la migration des climax. La civilisation obéit aux caprices des flores. Le mouvement des plantes commande celui des hommes. Avec le commerce des plantes utiles naquit la caravane, avant que des voyageurs de génie ne trouvent l'Amérique, en cherchant vers le soleil couchant des pays pourvus d'or, d'épices et de bois précieux.

LA MORT DANS LA FORÊT

Dans la forêt de conifères aux fûts serrés, une étincelle, une seule, sournoisement, s'est faufilée . . . La flamme, écuyère infernale, galope dans la fondaïson crépitante de résine et laisse derrière elle des troncs calcinés et tordus sur un sol fumant. Il a suffi qu'un homme passe pour qu'à la verdure succède un paysage d'apocalypse.

La forêt, heureusement, cicatrise ses plaies. Les pluies transforment les cendres en lessive caustique, qui ruisselle vers les cours d'eau ou pénètre dans le sol. Pendant un an, désert total, si l'on excepte la venue timide de quelques plantules disséminées; mais le vent souffle de partout les soies de l'herbe à feu; l'été suivant, entre les noirs fantômes, flamboient les épilobes.

A leur insu, les petits rongeurs et les oiseaux font des semis. Des grains enfouis, épargnés par le feu, secouent leur somnolence. Partout la vie renaît. Les framboises innombrables et juteuses, les merises aigrettes, le bois barré, l'érable à épis rougeoyant sous ses grappes, les bouleaux blêmes, les trembles frissonnants, tous ces arbres et arbustes, enchevêtrés et en lutte serrée, passeront. Le quatre-temps succède à l'épilobe et reprend son rite saisonnier.

La broussaille dépasse déjà un homme debout, quand percent, à l'ombre du tronc grêle des feuillus, l'épinette et le sapin embaumés de résine. Chaque année, leurs flèches pointent un peu plus haut; les conifères, bousculant leurs voisins, écrasent les gardiens de leur enfance. Les pionniers étouffent; les merisiers se dessèchent, les bouleaux masquent leur décrépitude sous l'écorce toujours jeune, les trembles vieillissants achèvent sans beauté une vie trop hâtive. Mordus de pourriture, les vestiges de l'incendie ont sombré sous la brise. Après cinquante ans, un siècle peut-être, la forêt primitive a reconquis son domaine.

Sans doute, des espèces manquent au rendez-vous. Le retour au passé n'est pas inéluctable. La surface des champs, rasée par des siècles de culture, le sol né du travail des millénaires, puis lavé par l'érosion en un jour, la carrière de gravier abandonnée béante reconstruiront rarement l'habitat ancestral. Le parc subarctique et la toundra, incendiés jusqu'au roc, cèdent la place à des rochers lépreux. Des terres épuisées, remplaçant le bois décidu, deviennent le rendez-vous des aubépines. Les ennemis de l'arbre ne se comptent plus. En premier lieu, l'homme. Puis le feu, fils de l'insouciance et, plus rarement, de la foudre. Enfin la pléiade des insectes et des champignons parasites. Tous lacèrent la forêt, triant parfois sur le volet une essence pour l'éliminer. Dans cette lutte acharnée, des troupes d'élite succombent. Et le nouveau taillis, peut-être, n'aura plus la splendeur de l'ancien.

De forêts vierges, il ne reste plus que des lambeaux au Canada. J'ai vu dans les Monts Otish, au centre de l'Ungava, une formation primitive, protégée de l'incendie depuis des siècles par le rempart des cimes alpestres, une véritable forêt d'origine. La plupart des autres ont subi récemment l'influence de l'homme. Il reste toutefois dans le Québec de nombreux bois relativement intouchés, là où ne passe ni le bûcheron, ni le prospecteur. D'autre part, nous n'avons pas de forêts jardinées, comme la plupart de celles de l'Europe, où le territoire est humanisé depuis plus longtemps.

La forêt canadienne, même menacée, n'est pas en voie de disparition. Sans doute, l'exploitation mal dirigée reste un péril certain, mais rien n'est désespéré. Nous n'en sommes pas encore à délimiter des territoires à « classer », bien que cela soit souhaitable. La vie canadienne a toujours posé un dilemme, la colonisation ou l'arbre. Faut-il étendre encore les terres cultivées, aux dépens de la végétation primitive ? Solution nécessaire si l'on admet toujours l'immigration agricole, si nous croyons avoir une mission dans la répartition des moyens de subsistance. L'empiètement de l'agriculture sur la forêt pourra sans doute se continuer encore quelque temps, mais à un rite considérablement diminué. Entre la colonisation et la conservation à outrance, il y a place pour une solution mitigée. Certaines terres n'auraient jamais dû être ouvertes à la culture. Exploitées méthodiquement pour la coupe du bois, elles auraient retenu dans l'aisance des générations de forestiers, tandis que l'agriculture y végète. Fort heureusement, les sports d'hiver et la villégiature sont venus sauver ces secteurs. Aujourd'hui, grâce aux techniques modernes, on décèle les sols fertiles et ceux qu'il faut éviter de défricher.

Nos régions agricoles n'éliminent jamais la forêt toute entière. Chaque ferme garde un boisé, sujet aux coupes régulières. Ces bois qui procurent des revenus au cultivateur restent des oasis luttant contre la sécheresse et l'érosion. Habitat aux mille facettes aussi ! A la brunante, revenant du bocage la hache sur l'épaule, après avoir buché du bois pour l'hiver, l'habitant s'interrompt souvent pour regarder la gélinotte qui piaule, le lièvre qui gambade ou le saut brusque du cerf, pendant que l'« oiseau de la pluie » lance son appel nostalgique.

LA HARDE DES CARIBOUS PASSE

D'un trait, traversons du sud au nord la péninsule Québec-Labrador. A l'embouchure des rivières qui se déversent dans le lac Saint-Jean, de minuscules remorqueurs tirent laborieusement des radeaux de bois gigantesques. Rien ne caractérise mieux la zone tempérée dans l'est du Canada. Après cette région, disparaissent les érables, les ormes, les pins et les frênes. Encore une heure de vol ! Plus de forêt coniférienne exploitable, plus de grands arbres poussant serrés comme les herbes du pré, plus de parterre riche couvert de troncs d'arbres renversés. Nous voici désormais dans la zone subarctique, parmi les terres les plus hostiles du globe.

Un véritable parc aux arbres clairsemés et rachitiques; un sol blanc comme la neige, qui doit sa couleur au tapis de lichens. Des mélèzes en sentinelles au bord des cours d'eau, de rares épinettes blanches dressant leur flèche dans le ciel, des sapins chétifs, de minuscules bosquets de peupliers baumiers, de frères bouleaux à papier dont les Amérindiens n'auraient pu employer l'écorce pour leurs canots. L'épinette noire, par contre, constitue quatre-vingt-quinze pour cent de la population forestière.

Le revêtement blanchâtre du sol étonne vivement le voyageur. Les lichens imbibés de rosée ressemblent à un coussin où le pas s'enfonce comme dans le duvet; mais, s'il fait soleil, dès l'heure du midi ils deviennent secs et cassants, se divisent curieusement en dalles polygonales et se brisent au toucher, rendant la marche également pénible.

Été tardif. Plusieurs lacs ne dégèlent qu'au début de juillet. Le jour, il peut faire aussi chaud que dans les pays tempérés; mais dès qu'un nuage cache le soleil, immédiatement les frissons gagnent le ciel. Fréquemment, sous deux pieds de terre, le sol recèle des glaces fossiles.

Plus au nord, des vides dans la forêt subarctique, des espaces dépourvus de végétation arborescente, des parcelles de toundra de plus en plus nombreuses jusqu'au 58° degré de latitude, alors que les arbres disparaissent.

Dans un pays sans agriculture possible, les indigènes se contentent de cueillette et de chasse. Deux mille chasseurs à peine errent dans un territoire de deux cent mille milles carrés. « Ce qu'il doit y avoir de gibier dans ce pays où il ne vit pratiquement personne ! », dit-on fréquemment. Hélas, la rareté des chasseurs ici découle directement de celle du gibier : des lagopèdes qui se camouflent, des renards poursuivant les petits rongeurs et les oiseaux, la martre somptueuse, le vison incomparable, la loutre enjouée qui glisse sur la berge, parfois le castor laborieux et le rat-musqué. Espèces peu nombreuses, en réalité, et toujours représentées par de rares individus dispersés, à l'exception des volées d'outardes et de canards, lancées à la poursuite d'un printemps sans fin.

Dans la parcelle de toundra entourée de forêt subarctique, un animal a trouvé son habitat de prédilection : le caribou arctique, apparenté au renne de Laponie. En été, le mâle parcourt seul le vaste domaine, pendant que la femelle initie son veau aux sentiers qui re-

lient les cours d'eau et les gras pâturages; mais quand les gelées d'août dorent les buissons rampants, de partout accourent les ruminants, poussés par l'instinct de reproduction; la harde se réorganise derrière un chef et entreprend des migrations dont l'itinéraire obéit à des facteurs économiques.

Les peuplades asiatiques venues dans le nord du Québec, à la fin de l'époque glaciaire, appartiennent à deux familles linguistiques distinctes. L'Esquimau, qui s'est fixé au littoral, en bordure de la toundra, pénètre rarement dans les terres; par contre, le Naskapi, de la famille algonkienne, cantonné dans la maigre forêt subarctique, dépend entièrement du caribou : la peau sert pour le vêtement, la tente et la litière, le cuir pour les mocassins, la babiche de peau verte entre dans le tressage des raquettes, les tendons réduits en filaments servent de fil à coudre, la chair de nourriture. Tout se consomme, y compris la cervelle, la langue, les oreilles, la moelle des os, les noisettes de gras du mésentère, les viscères et le contenu de l'estomac. Très au courant des allées et venues de l'animal, les chasseurs à l'affût près des gués attaquaient les bêtes à l'épieu au sortir de l'eau.

La rivière George, coulant du centre de la péninsule jusqu'à la baie d'Ungava sur un trajet de quatre cents milles, hébergeait une bande de Naskapi, parasites de ces ruminants qui transformaient pour eux le lichen en protéines assimilables. Lorsque madame Leonidas Hubbard descendit ce fleuve en 1905, la première fois qu'on le parcourait de la source à l'embouchure, elle y rencontra une bande de quarante familles. Le caribou abondait alors.

Descendant quarante-deux ans plus tard le même cours d'eau qu'on n'avait pas longé depuis, je m'attendais chaque jour à voir poindre une tente naskapi; mais jamais de piste sur le sable, ni d'arbustes fraîchement coupés, encore moins des hommes. J'espérais entendre le soir la plainte lugubre des chiens faméliques annonçant l'existence d'un campement; mais la vallée, au crépuscule, repercutait le hurlement sinistre d'un loup solitaire. J'ai suivi toutefois les vestiges anciens de la peuplade. D'année en année, le camp se déplaçait à la recherche d'un pays giboyeux. A mesure que la bande avançait dans l'espace et dans le temps, elle se décimait au même rythme que le caribou. Quand j'en ai perdu la trace, elle se réduisait à trois familles, d'ailleurs disparues peu d'années avant ma venue. Sur le flanc d'une colline, une grossière croix de bois marquait l'emplacement d'une sé-

pulture. La pelle rudimentaire, abandonnée à côté, témoignait du dernier geste d'un peuple à l'agonie. Le caribou parti, la forêt subarctique, humainement parlant, devient un désert.

PLAINE INFINIE QUI ONDULE

La province de Québec et le Labrador terre-neuvien sont les régions du monde où la zone arctique atteint sa limite la plus septentrionale. Le nord de ce territoire comprend une bande de toundra de trois cents milles de largeur. Pendant un mois de voyage en canot de la baie d'Hudson à la baie d'Ungava, en pays inexploré, chaque jour ramenait un paysage invariable et, comme dans *La Steppe* de Tchekov, j'avais toujours l'impression de faire à rebours le trajet de la veille. Sédiments précambriens doucement ondulés, houles de gneiss moutonnées par le rabot quaternaire, blocs erratiques semés derrière le glacier en retraite, pierre rongée de lichens darts, sol maigre voilant le permafrost, flore aux tons verts-de-gris, silence obsédant : le désert sans fin.

Les précipitations y sont faibles et, fait paradoxal, il tombe moins de neige dans le Québec hyperboréal que dans la vallée du Saint-Laurent; le sol transparaît fréquemment sous une mince couche, mais la poudrerie se charge par endroits d'en accumuler des « bancs ». L'hiver fait place, sans transition, aux jours chauds de l'été. J'en ai connus de 88° F., quand, à Montréal, il faisait seulement 74° F.; mais pour peu que la nuit descende ou qu'un cumulus enneige le soleil, la glace fossile, sous deux pieds de sol, libère aussitôt ses frissons. Le traîneau peut parcourir en tous sens la toundra figée par l'hiver. L'été, par contre, en fait un marécage impraticable.

Le souffle tiède de juillet réveille la flore en sursaut. Sur l'arbuste dépouillé par l'hiver, les bourgeons éclatés libèrent les châtons gorgés de pollen jaune. A la blancheur de la neige, succède celle des driades. Bouleaux glanduleux, prostrés sur le sol, saules qui miment les herbes et cassiopée pareille aux mousses, camarine des courlis, raisins d'ours et aïrelles, ronces aux fruits ambrés, linaïgrettes balançant des boules de duvet, boutons d'or, immortelles, rhododendron pourpre, saxifragas, toutes les fleurs éclatent ensemble dans la toundra. Rivée à la falaise par un ombilic ténu, la tripe-de-roche grisâtre accumule des réserves pour l'éventuel chasseur affamé, perdu dans les espaces vides.

Les espèces diminuent graduellement en nombre du sud au nord. La flore tempérée du Québec compte environ deux mille phanérogames; l'arctique moins de quatre cents.

Dans la toundra désertique, j'ai vu le mirage des arbres. La soif fait songer au goût de l'eau; l'absence d'arbres me rappelait leur chant. Les minuscules saules verts, sans chaleur et sans vie, me faisaient regretter le bon bois résineux qui crépite dans le poêle, la fumée qui embaume la marmite, la flamme chaude et nourrie. Quand je les ai vus sur la crête au retour, les premiers conifères glauques, vivants, droits comme des mâts, presque en rangs de bataille, comme mes compagnons indiens depuis longtemps sevrés de forêts, j'ai crié : « Chéchékatouk ! L'épinette noire ! »

Des jours ! des semaines ! et toujours le canot coule sur l'eau ou navigue dans l'air, renversé sur la tête, dans un paysage monotone et sans vie. Et pourtant ce murmure qui remplit l'atmosphère, ce crépitement sur la tente comme la pluie en averse, ce bruissement d'ailes vibrant dans un ciel mort, cette clameur étourdissante de bestioles inhumaines. Par milliers, les maringouins striés couvrent, comme un velour, le vêtement humide, ou se posent vingt ensemble sur la peau toujours moite pour boire plein leurs entrailles. Gonflées comme des outres, saoules de sang, ayant sacrifié au rite qui sauve l'espèce, les femelles préparent désormais leur progéniture. Comme un vent de sable, des essaims de mouches noires vous assaillent et, tel une poudrière, vous fouettent et vous lacèrent.

Le caribou affectionne la frontière de la forêt clairsemée. L'hiver, il cherche la protection des arbres, mais l'été, dans la toundra, son panache immobile et branchu surplombe la colline comme un buisson. Fouettée par le vent qui la libère du moustique, la bête happe le lichen, se redresse et rumine. Et quand viendra l'automne, le troupeau se rassemblera pour s'éparpiller de nouveau au printemps.

L'un des derniers venus sur la terre d'Amérique, l'Esquimau s'est emparé du littoral arctique. Riant toujours de ses petits yeux et de sa face ronde au fond de l'anorak bordé de poil de chien, il a campé ses huttes sur la berge pour mieux surveiller la mer. Enfoncé dans son kayak, le chasseur harponne le phoque et le morse. Loin de la forêt, il patrouille la mer et pêche le rare morceau de bois flottant qui, sous sa main habile, devient arme, outil ou carcasse d'embarcation.

Parent peut-être du Magdalénien de l'Europe, l'ancêtre de l'Esquimau a trouvé dans la toundra le seul habitat qui convienne à un homme qui craint la forêt.

« A MARI USQUE AD MARE »

La toundra arctique occupe le quart de la superficie du Canada; la prairie des provinces centrales, quatre pour cent. Si l'on exclut les endroits colonisés, le reste appartient à la forêt. Du million de milles carrés encore revêtus d'arbres, une partie seulement peut se prêter à l'agriculture. Le tiers du pays devra rester toujours dans le domaine forestier.

Immense croissant, allant de l'Atlantique à l'Alaska, la forêt coniférienne boréale se divise en trois bandes parallèles, correspondant aux zones bioclimatiques, tempérée, subarctique et hémiarctique. Les deux dernières n'ont pas d'intérêt pour le bûcheron. Les essences dominantes de ces secteurs sont l'épinette noire, l'épinette blanche, un sapin, un mélèze et, par endroits, le pin gris. Quelques feuillus, — le bouleau blanc et le tremble surtout, — se rencontrent dans la forêt coniférienne tempérée. Cette dernière ne peut compter sur plus de cent jours consécutifs sans gelées.

Immédiatement au sud, le taillis de bois mêlés de la vallée du Saint-Laurent jouit annuellement de cent à cent cinquante jours de suite sans gelées. On y trouve des conifères, — pin blanc, pin rouge, pruche, épinette blanche, cèdre et sapin surtout, — et des bois francs, — érable à sucre, érable rouge, bouleau jaune, bouleau à papier, hêtre à grandes feuilles et bois blanc disséminé.

Cette formation va se buter à l'ouest sur la prairie. De même la forêt décidue, qui borde la précédente au sud et qui, au Canada, atteint seulement la péninsule ontarienne. Ses principales essences comprennent les érables, le hêtre, les chênes, le noyer cendré, le noyer noir, les caryers, le tulipier, un chataignier et un magnolia.

La Colombie britannique possède une végétation inconnue dans l'est. Ses principaux conifères, qui atteignent souvent une taille gigantesque, sont le pin de Colombie, — en anglais *Douglas fir*, le *Pseudotsuga* des botanistes, et qui n'est ni un pin, ni un sapin, ni une pruche, — le cèdre rouge ou thuya occidental, le cèdre jaune ou *Chamaecyparis* de Nootka, un grand *Tsuga*, un mélèze, des sapins et des

épinettes endémiques. Avant d'occuper un rang privilégié dans l'industrie moderne, ces bois, qui ajoutaient leurs richesses aux ressources inépuisables de la mer, permirent aux indigènes d'atteindre un degré de civilisation inégalé dans le reste du pays. Le liber fibreux du cèdre jaune entraînait dans l'artisanat préhistorique. Mêlé à la laine de chèvre sauvage, il a donné la couverture chilkat, joyau de l'art textile amérindien. Le cèdre, facile à fendre, fournit la planche des habitations. Et quand apparût, à l'ère des découvertes, le taillant d'acier, l'arbre sculpté se métamorphosa en immenses vaisseaux ou en mats totémiques exaltant la gloire des ancêtres.

LA SAGA DU BOULEAU

L'humanité errait toujours, soumise aux aléas de la cueillette et de la chasse. Autour de la Méditerranée et dans le sud de l'Asie, des femmes inspirées confiaient déjà au sol des grains magiques, parasites du soleil et de la pluie, qui font surgir la récolte glanée jusque-là laborieusement dans les clairières. Et l'agriculture, mère des demeures sédentaires, ouvrait la voie à la civilisation.

Des hommes audacieux, aux pommettes saillantes, au visage cuivré, mûs par la faim, fouillent la mer vers le soleil levant, quand leurs canots de peau de phoque, ballotés par la houle, les jettent sur la rive de l'Alaska, ce pont qu'un continent vierge dresse vers l'Asie. Souveraine incontestée de la terre nouvelle, la bête sauvage n'avait jamais vu un être marchant debout et manipulant le feu, peut-être vulnérable avec ses dents pacifiques et ses griffes molles, mais lançant au loin la morsure du silex.

Le pays boréal sortait alors de ses bandelettes de glace cent fois millénaire et, sous le souffle chaud, renaissait. Pas de forêt encore : c'est la toundra qui invite le voyageur asiatique à ses premières chasses, à ses premières cueillette en pays neuf.

Traquant le gibier dans les terres, il assiste probablement à l'agonie du mammoth poilu, du mégathérium géant, du tigre à sabre. A mesure qu'il avance dans le temps et dans l'espace, suivi de siècle en siècle par de nouvelles hordes venues du couchant, le souvenir de son voyage s'estompe pour sombrer irrémédiablement dans la brume du passé.

Les premières familles s'éparpillent de tous côtés, scrutant l'inconnu. Par la côte du Pacifique, des bandes héritent du continent aus-

tral; d'autres franchissent la prairie, sur la battue des bisons et, gagnés par le climat méridional, se fixent sur le plateau mexicain.

L'ancêtre des Algonkiens du Québec, issu lui aussi d'aventuriers asiatiques parvenus au-delà du détroit de Behring, a probablement connu la solitude des régions sans arbres. La cueillette des bluets, des aîlles rouges et des plaquebières, la poursuite du caribou craintif l'entraînant vers l'est, il se bute un jour contre la barrière d'épinettes. A moins que la forêt migratrice ne soit venue elle-même l'emprisonner.

Comment songer à la marche rapide dans la broussaille ? Sans animal de trait, qui permet le travois, ni bête de selle, ignorant le principe de la roue, inhabile d'ailleurs à forger des outils pour percer le taillis, comme le fit l'Inca des Andes, incapable de lutter contre la végétation luxuriante, le chasseur pouvait bien voyager l'hiver en raquettes et en tobagan; mais l'été, l'impossibilité de poursuivre le gibier dans la forêt coniférienne l'aurait condamné à la famine dans un pays grouillant de vie, si les rivières et les lacs, innombrables comme les étoiles, n'avaient offert le chemin fluide où glissent, aux éclairs de l'aviron, les nefs agiles et silencieuses.

C'est seulement quand il eut scellé sous l'égide des esprits son alliance avec le bouleau que l'Amérindien conquît le plateau laurentien, le plus vieux continent de la terre, fermé à l'homme depuis toujours. Désormais, sa cabane pèlerine se dresse au hasard de ses chasses, quand il parcourt le pays pour flécher l'orignal ou l'ours, piéger le castor sous l'eau et tendre des collets au lièvre.

Le Sauvage, qu'ont connu les découvreurs du Québec, ne serait pas le premier habitant du territoire. De son prédécesseur, il ne reste que des pointes de flèches et de rares ossements. On ne sait presque rien de ce chasseur pré-algonkien, — *l'homme de la peinture rouge*, — qui s'identifie peut-être avec le Beothuk. Gardien du golfe Saint-Laurent, ce dernier est à l'origine de notions fausses qui, après quatre siècles et demi, encombrant encore les manuels scolaires. Quand Nancy Shawanahdit mourut en captivité, en 1829, avec elle s'éteignait la race des vrais Peaux-rouges, venue en contact avec les marins de Cabot en 1497. L'île de Terre-Neuve comptait alors une population de cinq cents indigènes qui s'enduisaient la figure d'ocre. Et depuis ce temps, l'appellation fautive de Peaux-rouges s'attache à l'ensemble des Amérindiens, même s'ils n'ont pas la peau plus rouge que les Asiatiques. La plupart des vaisseaux anglais et français faisaient escale à Terre-Neuve pour se ravitailler en eau douce. Dans ce territoire,

oscillant entre deux puissances, qui occupaient alternativement le fort de Plaisance, personne n'a réellement tenté de civiliser les naturels. Les contacts restèrent hostiles. Cible des Blancs et des Micmacs des Provinces maritimes, chassés comme des bêtes fauves, les chasseurs Beothuk disparurent jusqu'au dernier.

Ailleurs, contrairement à ce que l'on croit parfois, les Européens n'ont pas voulu exterminer les indigènes. Les maladies des Blancs, beaucoup plus que les armes, les décimèrent. Mais la tuerie des Beothuk reste un génocide caractérisé, même s'il n'a pas l'ampleur du massacre des Arméniens par les Turcs et des Juifs par les hordes hitlériennes, pendant ce siècle de progrès.

Le primitif algonkien, dépourvu de tradition agricole, ne pouvait songer à transformer en champ cultivé un sol qui, même défriché, retourne à la forêt dès qu'on l'abandonne. Aussi, les moins mongoloïdes des émigrants d'Asie, et des premiers venus, — Micmac, Malécite, Montagnais, Naskapi, Algonquin proprement dit, Ojibway et Kristineau, — toutes ces tribus algonkiennes dolicocéphales édifièrent, à même le milieu, une culture autochtone. Ils portent mitasses, mocassins et franges de babiche, brodent le cuir, taillent l'os des nigogs, produisent le feu avec le silex et la pyrite, découpent dans l'écorce de bouleau des ustensiles, des canots, des wigwams et des huttes à vapeur.

Le bouleau à la robe claire fuit les ténèbres opaques. L'ombre même des arbres le condamne, s'il ne réussit à élever au-dessus des trembles frémissants et des épinettes immobiles sa tête avide de soleil. A moins qu'il n'occupe en formation rangée le brûlé récent, le bouleau vit disséminé et retrouve son élément, la lumière, sur la pente abrupte et le rivage.

Son bois très dur, propice aux longs feux d'hiver dans la campagne québécoise, ne sert guère aux primitifs pour le chauffage. Par les jours froids, le résineux tendre, crépitant au milieu de la tente, maintenait une oasis de vie, pendant que la poudrerie cinglante sifflait dans les grands arbres. Quand l'hiver figeait le courant, le bois de bouleau servait à construire l'armature des raquettes courant sur la neige ou la tobagane légère.

La dureté du bois et la longévité de l'arbre, qui peut atteindre cent cinquante ou deux cents ans dans les meilleures conditions, ne l'assurent pas toutefois contre la morsure des champignons et des insectes, et il n'est pas rare de voir des troncs vidés, résuits à l'écorce in-

tacte. L'Ojibway attribue cette résistance à Winabojo, le bon génie du bouleau; mais le botaniste, moins mystique, explique le phénomène par les cellules de liège, étroitement unies et gorgées de tanin, qui constituent les multiples enveloppes de l'assise. Comme la croissance annuelle, irrégulière, fait alterner des couches faibles avec des couches solides, comparables aux plans de clivage des minéraux, le tissu compact se réduit facilement en feuillets. Pour pallier à l'imperméabilité du tissu qui s'opposerait à la respiration de l'arbre, la nature a prévu des fenêtres, ces marques linéaires, poreuses, nommées lenticelles.

En-dessous des six ou dix feuilles lisses de l'écorce externe, formée sans cesse par une assise génératrice, le tissu rugueux et rougeâtre, mis à nu quand la peau est trop douloureusement blessée, ressemble davantage au revêtement des autres arbres. Dans toute plante arborescente, des rubans ténus de tissu médullaire relient le bois de coeur au liber, qui refoule la sève, élaborée dans la verdure sous le bombardement solaire. En période d'abondance, les rayons emmagasinent l'amidon que les ferments solubles, libérés par les gelées vernales, transforment en sucre, quand l'arbre, dans un élan d'énergie, libère ses bourgeons. Ceux qui ont entaillé le bouleau au printemps savent qu'il en coule une eau limpide donnant un sucre âcre, beaucoup moins abondant que celui de l'érable. Attirés peut-être par ce nectar, les castors demandent au liber et à l'aubier du bouleau de rompre la monotonie de leur diète de tremble au cours des mois froids de l'hiver.

Par son écorce lisse, cet arbre règne sur tous les autres en pays algonkien. Son vêtement fin et étanche, légèrement malléable au chaud et conservant ensuite la forme acquise, n'a pas été placé en vain dans la forêt. Voyez les nomades portageant dans le sentier battu qui évite le rapide, relie les lacs et les bassins des rivières. Une charge de mulet sur le dos, attachée au front que protège une écorce de bouleau, ou le canot sur la tête, comme de monstrueux coléoptères, ils glissent entre les arbres. Que serait le portage avec la pirogue de bois massif des Iroquois ?

Sans l'écorce de bouleau, l'Amérindien, puis le Blanc, n'auraient jamais conquis la forêt boréale. C'est le canot qui a porté dans les pays neufs Champlain, Jolliet et La Vérendrye, qui a conduit au cœur du continent, même sur des filets d'eau, coureurs des bois et voyageurs et facilité la traite des fourrures. Et encore aujourd'hui, sans le canot de toile, fils du bouleau, explorateurs, forestiers, arpen-

teurs et prospecteurs ne réussiraient pas facilement à franchir le bois de conifères.

Pour construire le canot, l'homme et sa femme s'affairent pendant une semaine. Au début de l'été, le nomade s'arrête auprès d'un arbre, large de dix à quinze pouces, droit et sans loupes. Conscient de son geste, il invoque la terre et le génie du bouleau et, après l'offrande de tabac, d'une longue entaille il dépouille le tronc de sa tunique. Il rassemble ensuite la charpente. Les pièces du fond et ses vertèbres, les varangues, sont en cèdre ou, à défaut, en sapin; les pinces de la proue ou de la poupe et le carreau, plus exposés aux chocs, souvent en bouleau. Toutes les pièces s'attachent solidement avec le liber fibreux du tilleul ou la racine souple. Entre des piquets verticaux, plantés dans le sol et dessinant la forme du canot, se place l'écorce, face argentée en dedans. Pendant que des cailloux la retiennent, de fines racines de pin gris ou d'épinette, — le *watap*, — l'attachent à la charpente en passant dans les trous percés par une aiguille de bois. Puis la squaw calfate avec la poix résineuse tirée du sapin, du pin blanc ou de l'épinette, et rendue plus onctueuse par l'addition de suif.

Le vaisseau sobrement décoré peut maintenant s'élancer. Long de douze à quinze pieds, il pèse environ trente livres et porte à peu près cinq cents livres; mais à l'âge d'or de la traite des fourrures, des canots de quarante pieds, manœuvrés par dix hommes, transportaient huit tonnes de fret. L'écorce de bouleau supporte mal les chocs et l'exposition au soleil hors de l'eau, mais on la répare facilement avec la résine et le *watap*.

L'Indien du Pacifique, migrateur saisonnier, pouvait se payer le luxe de deux demeures permanentes pour l'hiver et l'été. L'Iroquois, fixé pour dix ou quinze ans auprès de ses buttes de maïs, de courges et de haricots, construisait avec l'écorce de cèdre, d'orme ou de frêne ses longues maisons sédentaires. Le nomade, à la poursuite d'un gibier capricieux, devait décabaner sitôt que l'orignal ou le caribou allaient brouter ailleurs le bois barré et le lichen. La charpente de ses tentes se retrouve partout; seule la paroi, ramollie à la chaleur, est roulée dans les canots ou sur la tobagane. La peau de bison des tipis de la prairie, le cuir du renne de la tente naskapi résistent au vent et au feu, mais s'alourdissent avec la pluie ou la neige fondante. L'écorce de bouleau, inflammable par contre et cassante au froid, reste toujours légère. Aussi ses lambeaux cousus habillent le dôme ou le cône des tentes.

Portageant dans l'orage ou la poudrerie, mouillé, transis et frissonnant, l'Algonkien cherchait le réconfort dans la hutte à vapeur. La suerie toutefois restait d'abord un rite religieux pour se rendre favorables les esprits du gibier. Recroquevillé comme une chrysalide dans le minuscule wigwam d'écorce de bouleau, entouré de vapeur suffocante dégagée par les cailloux brûlants arrosés d'eau, il attendait secours de l'esprit tutélaire de l'officiant chantant sa courte complainte d'une voix monotone.

Les indigènes prétendent que les aliments conservés dans l'écorce de bouleau ne se décomposent jamais. Toute exagération à part, le contenu des cellules de l'écorce joue peut-être un rôle antiseptique. Les paniers à pemmican, à raisiné de bluet ou à sucre d'érable sont les bijoux de la vannerie amérindienne. L'écorce prélevée au printemps a une pellicule interne tendre qui brunit dès qu'on la mouille. Humectée, elle se gratte facilement au couteau et les lambeaux rougeâtres qui restent contrastent avec le fond rosé. Les Algonkiens ont tiré partie de cette particularité dans la décoration. Généralement, le dessin se présente comme un négatif sur fond clair. On coud ces paniers avec du watap. Un art plus rudimentaire consiste à marquer avec les dents un mince feuillet d'écorce et à tracer des fleurs, des animaux, parfois des hommes et, par des plis variés, des motifs géométriques à symétrie axiale ou bilatérale, qui sont souvent à l'origine du dessin des broderies. Le découpage, d'autre part, fournit des figurines et il n'est pas rare qu'elles servent de thème pour les ouvrages de perles et les paniers grattés.

Pélerin incorrigible, l'Algonkien n'aurait su que faire de la terre cuite. La sagamité cuisait souvent dans des chaudrons d'écorce; la partie dépassant du liquide aurait pu brûler, si l'on n'avait eu soin de rétrécir les récipients vers le haut. Autrefois, cependant, on cuisait volontiers les aliments en déposant dans le liquide des cailloux chauffés au rouge.

Les usages de l'écorce de bouleau sont multiples : les assiettes, les micouennes, — de grandes louches, — les cornets à sucre d'érable, — conservés longtemps à l'île aux Coudres sous le nom d'ingots, — le van employé par les Ojibway pour le riz sauvage, le bourgot simulant l'appel de l'original, l'éventail, l'amorce des feux, la torche, le fin papier pour envelopper le tabac suspendu au-dessus des sépultures, et le document sur lequel l'Ojibway inscrit en symboles idéographiques des chansons, le récit des rêves, des nouvelles et des dessins jouant

l'office de charmes. Aux premiers jours de sa vie, le papouse, ballotté dans la nâgane, sur le dos de sa mère, fait connaissance avec l'écorce de son étui et, quand après bien des chasses, il finit son pèlerinage sur terre, il part pour le grand voyage enveloppé dans un linceul d'écorce de bouleau.

Une matière aussi précieuse faisait l'objet d'un commerce important. Il faut renoncer à cette idée fausse que les Indiens n'avaient de contacts qu'à la guerre. Des échanges florissants reliaient les tribus : troc de silex et d'obsidienne pour les pointes de flèches et les couteaux, catlinite ou argilite rouge des pipes, achat de bois par les Esquimaux, tabac et maïs en retour de fourrures, de filets de pêche, de vases de terre cuite et d'écorce de bouleau.

Le colon français, implanté dans un continent neuf, ne pouvait ignorer un matériel que les esprits avaient octroyé aux migrants de la forêt boréale pour façonner leur culture. C'est ainsi que sur une légende française, rattachée au vieux thème moyennageux de la chevauchée des morts, se bâtit un mythe nouveau. Et maintes fois, dans la nuit poudreuse et sombre de Noël, au retour de soirées trop prolongées, des témoins véridiques virent naviguer entre les étoiles, sous les coups accélérés de l'aviron et dans un tintamarre d'enfer, le grand canot d'écorce de la chasse-galerie.

CLAIRIÈRE DANS LA FORÊT

Pendant que l'Algonkien s'établissait à demeure dans la forêt d'épinette de l'est du continent, d'autres peuplades attirées vers le sud, d'étape en étape, atteignirent le sud-ouest des Etats-Unis, le Mexique et l'Amérique centrale. Plateaux arides, qu'il suffit d'irriguer pour produire de tout. Comme l'agriculture méditerranéenne, celle de l'Amérique est née d'une corvée pour résoudre le problème de l'eau. Elle est l'œuvre de la masse anonyme des Néolithiques, revenant fourbus des cueillettes journalières, et qui échappent à leur insu des grains sur les décombres ou en déposent pieusement sur les sépultures en vue du grand voyage. L'agglomération impose son prestige aux cueilleurs du voisinage, venus pratiquer le troc. Les plantes cultivées voyagent lentement de hameau en hameau, sans que l'homme se rende compte du progrès, et bouleversent désormais le paysage.

Quelque part sur l'Ohio, une bande iroquoise reçut un jour le maïs, la courge, le haricot et le tabac. Habitant un territoire où la

forêt se transforme difficilement en clairière avec des outils rudimentaires, les Iroquois cultivent de petits emplacements, tout en continuant la cueillette et la chasse. Ils ignorent la charrue. Pas de sillons, mais la culture en buttes, parmi les souches, où ils percent le sol avec le bâton à fouir pour y enterrer les grains.

Unis par des modes de vie qui subordonnent l'individu à la collectivité, ils perfectionnent leur organisation sociale jusqu'à établir une Confédération qui jouera plus tard un grand rôle dans l'orientation des destinées de la Nouvelle-France. Parti à la recherche de nouvelles terres à cultiver, de conquêtes en conquêtes, l'Iroquois atteint le Saint-Laurent qu'il occupe jusqu'à Québec et dont il déloge le paisible chasseur algonkien. L'appauvrissement des terres, qui oblige le village à déménager tous les vingt ou trente ans, laisse un sol épuisé dont s'empare le maquis d'aubépines. Ce nomadisme agricole modifie de façon irréversible des paysages laurentiens.

Dans le sud, pour pallier à la rareté des bouleaux, on creusait de lourds canots dans des troncs d'arbres. L'embarcation d'écorce de bouleau servait néanmoins pour les conquêtes : le troc avec les Algonkiens, en temps de paix, procurait le matériel nécessaire en échange de maïs.

Entre les voyages de Cartier et de Champlain, l'Iroquois se replie à l'ouest des rapides de Lachine et s'y incruste à demeure. Il avait lutté contre des facteurs bio-climatiques pour établir une agriculture traditionnelle. L'Algonkien revenu dans son pays n'adoptera pas ce moyen de vie. Sa vie culturelle ne se modifie pas : il reste l'allié de la forêt, non son ennemi.

LES SAUVAGES CONNAISSAIENT L'ARBRE DE LA VIE

Quand Cartier débarqua en Amérique, l'Iroquois avait délogé les peuplades algonkiennes de la vallée du Saint-Laurent. Sauf pour la culture des minuscules champs, dont il confiait l'entretien aux femmes, il s'était fait comme l'Algonkien l'allié des arbres et de son gibier. L'indigène tirait de la forêt l'habitation, les vivres, les moyens de transport. A part le rognon-de-castor, — seule panacée tirée de l'animal, — et la peau vulnérable des poissons, presque tous ses médicaments viennent des plantes forestières. Le plus souvent, ces remèdes éprouvés exigent le concours des esprits, qui se manifestent quand le

jongleur, agitant le hochet d'un mouvement convulsif, promène autour du malade son corps contorsionné et ruisselant de sueur.

Les premiers explorateurs français du Saint-Laurent s'en remirent parfois aux médicaments indigènes. Suivons Jacques Cartier dans son récit. En décembre 1535, survient une « grosse maladie », encore inconnue, qui frappe l'équipage tout entier. Les jambes enflent, les gencives se tuméfient, les dents tombent. La mort bientôt s'installe parmi l'équipage. Le capitaine note tous les symptômes, ordonne une autopsie. Voyant la grande pitié de ses gens, il fait mettre l'équipage en prière et projette pour le dimanche suivant un pèlerinage à une image de la Vierge. Au jour dit, Cartier promet de se rendre à Roc Amadour, si Dieu lui donne la grâce de retourner en France.

Au mois de mars, vingt-cinq hommes ont déjà succombé et l'inquiétude grandit. Sur la glace, où les bateaux sont « pris » depuis la mi-novembre, Cartier rencontre l'Indien Domagaya que la même maladie avait atteint dix jours plus tôt. Le voyant frais et dispos, il cherche à connaître son remède. Le spécifique est une décoction d'écorce et de feuilles d'un arbre particulier, l'annedda. On en cueille des rameaux, mais les malades soupçonneux refusent de boire la tisane sauf deux, qui guérissent presque aussitôt. On se rue alors sur la médecine, à qui en aurait le premier; si bien qu'un arbre, aussi gros qu'un chêne de France, fut dépouillé rapidement de sa verdure. « Si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été avec toutes les drogues d'Alexandrie, écrit le voyageur, ils n'en eussent pas tant fait en un an que le dit arbre en six jours. »

Le récit est clair. Pour la première fois, apparaissait avec précision dans la littérature scientifique la description de l'avitaminose scorbutique. Rien dans le texte ne demande une exégèse, sauf un point important, l'identité de la plante employée pour le traitement. Car si le diagnostic est parfait, le médecin n'a pas indiqué le remède.

Depuis un siècle, historiens et botanistes se penchent sur le problème de l'annedda. Les aspects botaniques et philologiques limitent le problème à huit espèces. Le folklore n'apporte aucune précision supplémentaire. Les travaux biochimiques non plus : tous les conifères de l'est du Canada renferment assez de vitamine C pour guérir du scorbut. Les opinions émises se répètent le plus souvent et sans preuves à l'appui. Des ouvrages contemporains de Cartier, négligés par les chercheurs, donnaient pourtant la solution.

Le moine André Thévet, l'auteur des *Singularitez de la France antarctique* et de la *Cosmographie universelle*, publia quelques pages sur le Canada. Tout ce qu'il en sait lui vient de conversations avec Donnacona, le chef de Stadaconé, emmené en France en 1536. Or ces deux ouvrages ne mentionnent qu'une plante médicinale, « un arbre fort semblable aux cèdres qui se trouvent autour de la montagne de Tarare, dans le Lyonnais » et que l'on a importé en France. Ce texte désigne le thuya occidental, le cèdre blanc des Canadiens français.

Jean Fonteneau, pilote de Roberval en 1542, au moment du troisième voyage de Cartier en Nouvelle-France, signale la présence sur les rives du Saint-Laurent d'« arbre de vie [. . .] qui portent médecine ». Le botaniste Bélon, une dizaine d'années plus tard, en examine des plants dans le parc de Fontainebleau, introduits du Canada l'année du deuxième ou du troisième voyage de Cartier. Or c'est toujours le thuya d'Amérique.

J'ignore si Cartier a tenu sa promesse à la Vierge qu'il invoquait à Québec, au plus fort de l'épidémie. Quatre siècles après la guérison de la « grosse maladie », de passage au causse de Gramat, j'ai suivi la Voie Sainte qui longe la falaise, où dévalent les maisons et les sanctuaires. Dans une chapelle, au milieu des ex-voto, la madone noire de Saint-Amador ouvre toujours les bras aux naufragés de la misère humaine. Au-dessus, dans le ciel, un château du XVI^e siècle se penche vers les pèlerins. Sur les ramparts s'agrippent de minuscules thuyas d'Amérique. L'annedda, l'arbre de vie, à défaut de l'équipage de Cartier, a fait le pèlerinage de Roc Amador.

DE GRANDS CANOTS QUI VIENNENT D'ORIENT

Les Iroquois occupaient la vallée du Saint-Laurent depuis deux siècles, quand arrivent d'Orient d'insolites barques de bois, poussées par des ailes gigantesques et portant des hommes étranges au visage pâle. La fièvre des découvertes brûlait l'Europe : grâce à la symbiose des recherches historiques et du progrès de la science maritime, les continents nouveaux s'offraient au premier venu comme des fruits mûrs. C'est le chemin de Cathay, royaume des épices et des bois précieux, que cherchaient vers l'Occident Christophe Colomb en 1492, Cabot cinq ans plus tard dans les parages de Terre-Neuve et tous ces nochers dont les noms oubliés pâlissent dans les annales. Au lieu de

la Chine, ils trouvèrent un continent neuf. La France voulut s'y tailler un empire qui, à défaut de pierres précieuses, d'or et d'aromates, renfermait des forêts giboyeuses et des terres fertiles comme n'en avaient plus la Bretagne et la Normandie.

Armé de la hache et de la pioche, le colon français trouble à son tour la quiétude des rives du Saint-Laurent. Il n'adoptera pas l'agriculture du Nouveau Monde, mais plantera la sienne. Il essaie de reconstituer son coin natal au-delà des mers, avec son blé, ses légumes, ses vergers et même ses rosiers, — que Thibault, « emmi moult choses », apporta des Croisades à Provins. Loin du pays, il recrée le bocage normand; en Acadie, l'aboiteau réédifie le marais poitevin. Comme l'artiste avec la glaise, il modèle à son gré le paysage laurentien. Un cortège d'espèces, inconnues en Amérique, l'accompagne et la moisson nouvelle révolutionne le décor végétal; mais le boisé de ferme, néanmoins, diffère toujours du bois jardiné des communes de France. Comme autrefois la vie culturelle iroquoise, celle du colon français puise plus dans la tradition que dans l'habitat.

Pendant un siècle et demi les grands arbres tombent sous la cognée et se métamorphosent en cabanes, humble prélude aux demeures édifiées avec des cailloux glaciaires recueillis dans les champs. Car le colon est venu pour rester. La forêt fournit le combustible; l'érable, le sucre; le sapin, la gomme qu'on exporte. Les bois canadiens s'acheminent vers les chantiers navals et les grands mats portent sur toutes les mers du monde le pavillon du roi de France. Cette exploitation reste quand même une timide expérience. Les marchands de La Rochelle, excédés des tracasseries administratives, préfèrent traiter avec les forestiers étrangers de la Baltique qu'avec les officiers de leur pays.

Au dix-septième siècle, la culture parmi les souches a nourri à peine la colonie naissante; il faut chercher ailleurs les revenus nécessaires aux fastes de l'état. La vie opulente, de Versailles aux châteaux de la Loire, — rendue possible par les champs de canne à sucre et l'esclavage de Saint-Domingue, — constituait d'autre part un débouché naturel pour un produit comme la fourrure. On voit sourdre alors de la population paysanne, sédentaire, ce vieux nomadisme celtique, mis en veilleuse par quinze siècles de civilisation romaine et qui, brusquement, trouve un exutoire dans la forêt vierge. Quittant champs et maison, des colons chaussent le mocassin et la raquette, s'enfoncent dans les bois pour y faire le commerce des pelleteries et

créent les empires commerciaux que sont devenus la Ferme de Tadoussac, l'Hudson's Bay Company, la Compagnie du Nord-Ouest et les intérêts Astor.

Pour bien comprendre cette phase de la vie de la Nouvelle-France, il faudrait relever par le menu l'histoire des deux monopoles à Québec et à Fort-Orange, qui divisent le monde amérindien en camps ennemis, qui créent la « Guerre des Fourrures », qui ne devait prendre fin, — du moins le croyait-on, — qu'avec la conquête du Canada par les Anglais. Il faudrait parler de Radisson, — un homme fruste comme plusieurs de nos héros nationaux, ni pire ni mieux que les autres coureurs des bois, — et qui, arrivant à Montréal en 1660 avec une charge de peaux, sauve la colonie de la faillite. Il faudrait s'étendre sur la traite, continuée par les Anglais après la conquête, avec des mercenaires canadiens-français, et qui engendre une nouvelle guerre entre compagnies rivales, — mais toutes deux anglo-saxonnes et ayant leur siège social à Montréal. Cette phase devait influencer encore le peuplement français du Saint-Laurent, en drainant vers l'ouest des coureurs des bois qui épouseront à la fois la grande solitude et l'Indienne. De cette union naîtra la nation métisse, qui ouvrira un chapitre dans nos annales.

Ignorer la vie des coureurs des bois, c'est ignorer une partie importante de la trame de l'histoire du Canada. Pendant deux siècles, la fourrure a joué dans la vie économique de la nation un rôle de premier plan, — suivi de loin par la production agricole, — en attendant d'être remplacée par l'industrie forestière, qui domine depuis.

LA COULÉE DE L'ÉRABLE

« Les érables coulent ! » Ce cri retentit au printemps, dans la plaine laurentienne, quand, au moment du dégel, on a rompu un rameau et que la sève s'est mise à suinter. L'arbre, aussitôt foré et muni d'un chalumeau, supporte une chaudière. Tout le jour, l'eau s'égoutte et les « sucriers » visitent l'érablière pour la transvaser dans des barriques. Renfermant de deux à cinq pour cent de sucre, l'ébullition la réduit en sirop, puis en sucre brun. Pour chaque arbre, la coulée de quinze jours donne de six à quinze gallons d'eau, produisant environ deux à cinq livres de sucre. Et les années suivantes, le même rite reprend, sans anémier les arbres.

Le Canada français n'est pourtant pas le pays des érables. Sur cent cinquante espèces connues, la Chine et le Japon en comptent soixante-huit, la région méditerranéenne vingt-sept et la flore indigène du Québec, six seulement. L'érable de Pennsylvanie, — populaire-ment *bois d'original*, parce que nos grands élans en broutent les bourgeons, ou *bois barré*, parce que son écorce est rayée, — n'est qu'un arbuste. De même, l'érable à épis, l'un des premiers éléments à envahir la forêt incendiée. L'érable argenté pousse spontanément au bord des rivières dans la zone inondée périodiquement par les crues printanières. Cette particularité écologique, toutefois, n'est pas essentielle et l'arbre se plante fréquemment dans les villes. L'érable rouge ou plaine, l'érable à sucre et l'érable noir produisent le sucre. L'érable à Giguère remplit le même office dans son pays d'origine, la prairie canadienne. Enfin, les Montagnes-Rocheuses hébergent une espèce apparentée à l'érable à sucre, mais possédant des feuilles beaucoup plus élaborées.

Les formations denses de ces essences donnent à la forêt québécoise un aspect féérique au début de l'automne. Il faut voir la pluie des feuilles dorées, roses ou rouges, veinées d'émeraude.

La plupart des érables canadiens, et d'autres arbres comme le bouleau, produisent au printemps une sève sucrée provenant des réserves d'amidon, accumulées dans les tissus au cours de l'été précédent. La coulée de la sève dépend des variations de température. En-dessous de 8° C. (46° F.), l'amidon se transforme en saccharose sous l'action d'une diastase, qui serait inactive quand la température est plus élevée. Lorsque les tissus de l'arbre sont à 0° C. (32° F.), les membranes des cellules vivantes sont incapables de retenir l'eau sucrée; celle-ci pénètre alors dans les vaisseaux du bois qui véhiculent pendant la période de croissance l'eau chargée de sels minéraux. Par osmose, le liquide sucré puise dans le sol de fortes quantités d'eau prêtes à s'échapper à la moindre blessure. La coulée se poursuit tant qu'il y a de l'eau sucrée dans les cellules vivantes et que la température le permet. Le phénomène reprend tous les jours jusqu'à épuisement des réserves d'amidon. La saveur du sucre d'érable dépend en partie de la caramélisation, mais le bouquet particulier vient des autres substances des tissus.

Dans l'Amérique préhistorique, en temps de disette, l'écorce interne des érables permettait fréquemment aux indigènes de subsister. Ceux de la vallée du Saint-Laurent recueillaient aussi l'eau d'érable

pour fins médicinales et alimentaires. Ils la transformaient parfois en sirop par ébullition, mais rien n'indique qu'ils en aient tiré du sucre cristallisé. Les moyens rudimentaires de cuisson ne le permettaient pas. En effet, à défaut de récipients d'écorce de bouleau que l'on pouvait placer avec précaution au-dessus du feu, la cuisson des mets s'effectuait au moyen de cailloux chauds déposés dans la marmite. Ce procédé rudimentaire ne permettait guère de pousser loin l'évaporation.

Les colons de la Nouvelle-France organisèrent rapidement l'industrie du « sucre du pays ». En 1705, on en produisait déjà 30,000 livres sur l'île de Montréal seulement. Cette technique donna naissance à un folklore autochtone. Aux environs de Pâques, la tradition veut que l'on « aille aux sucres » au milieu de l'érablière, « à la cabane », consacrée aux opérations sucrières. A part l'omelette au petit salé et les fèves au lard, le sucre domine, depuis l'eau d'érable, la trempette, les crêpes arrosées de sirop, le réduit, pour terminer avec la « tire sur la neige », un sucre caramélisé, transparent, obtenu en versant sur la neige le sirop réduit, fraîchement retiré du feu. Il y a aussi les « œufs dans le sirop », les « grands-pères » et j'en passe. Dans la plaine laurentienne, les « sucres » reviennent rituellement chaque année. On comprend que la feuille d'érable soit devenue l'emblème héraldique, du Canada français d'abord, puis du pays tout entier; mais par suite d'erreur, dans ce dernier cas, on a substitué la plaine à l'érable à sucre.

DES PAGÉES DE CLÔTURE À LA PETITE BIÈRE

Malgré les tentatives du colon français, établi au Canada, de reconstituer son pays d'origine, plusieurs traits de la campagne ancestrale ne prirent jamais racine chez nous, sauf parfois dans la littérature. Pas de maisons de torchis dans la campagne, pour des raisons climatiques peut-être, mais surtout parce que le bois de construction ne fait jamais défaut. Le fagotage n'étant plus nécessaire, pas d'arbres têtards le long des haies, ni de gerbes de branchages autour des fermes. Tout le bois de chauffage vient de la forêt et, pour cela, chaque ferme conserve un boisé exploité méthodiquement. Seules les grosses branches et les troncs débités servent de combustible. Quand le bois résineux de conifères a amorcé le feu, le bois d'érable ou de bouleau brûle lentement en dégageant un parfum.

Pas de remblais de terre comme en Normandie; mais des clôtures à perte de vue et dessinant le long rectangle des fermes. La forêt québécoise renferme un bois imputrescible, le cèdre blanc. Très souvent tordu, il se débite néanmoins en quartiers, simplement en y enfonçant des coins. Ces morceaux, longs de huit à dix pieds, chevauchent les uns sur les autres aux extrémités, retenues entre deux piquets. Ce dispositif n'exige aucune ferronnerie. Toutefois, comme les poteaux de cèdre sont en grande demande pour les réseaux téléphoniques ou électriques, la clôture de cèdre tend à disparaître.

Les Indiens chasseurs du Canada, émergeant à peine du paléolithique, n'avaient pas d'outils pour travailler le bois aisément; mais le bouleau à l'écorce légère n'offrait guère de difficultés. Ils s'en servaient pour la fabrication des tentes, des canots et des récipients. La vannerie d'écorce de bouleau, qui a produit de véritables œuvres d'art, tend à disparaître. Celle d'éclisses de bois de frêne reste prospère chez les Abénaquis. Pour obtenir les rubans de bois, on bat une grosse bille de frêne avec le dos de la hache; comme de gros vaisseaux ligneux alternent avec des petits, les premiers se brisent et la masse se réduit en feuillets.

L'intendant Talon, favorisant l'essor économique de la Nouvelle-France, préconisa dès 1670 la fabrication du goudron, qui ne fut jamais florissante et disparut avant la fin du régime français. Le coût de production était plus élevé qu'en Nouvelle-Angleterre et en Norvège. Pour ne pas créer de concurrence aux maisons commerciales de la mère-patrie, le pouvoir s'objectait à la création d'une industrie dans la France d'outre-mer. Il fallait importer tous les objets manufacturés, même les chapeaux, de fabrication interdite au Canada. Le coût de la vie dans la colonie française, augmenté par les frais de transport et les taxes, ne permettait pas une production aussi économique qu'en Nouvelle-Angleterre. La goudronnerie demeura une ressource locale, tant qu'on construisit des bateaux en Nouvelle-France, mais l'abandon des chantiers du roi à Québec lui donna le coup de grâce.

La colonisation de la Nouvelle-France exigeant des coupes à blanc, beaucoup de débris forestiers n'avaient aucune utilité, sinon pour la fabrication de la potasse, que l'intendant Talon essaya d'établir; mais faute de techniciens qualifiés, elle resta toujours aléatoire. C'est seulement au début du régime anglais que la potasse et la perlasse, — ou potasse en perles, — devinrent des ressources importantes.

Pour le tannage des peaux, l'écorce de pruche pouvait se substituer aux produits importés. Chaque fois que l'on débitait une pruche pour en tirer du bois de construction, on prélevait l'écorce pour les tanneurs.

Un produit de cueillette, la gomme de sapin ou baume du Canada, entra tôt dans les officines pharmaceutiques. Cet antiseptique de la médecine indigène, à consistance de miel, possède un indice de réfraction semblable à celui du verre et, à cause de cela, trouva un débouché important dans l'optique. La cueillette en est laborieuse. L'accumulation de la résine de sapin dans l'écorce forme des pustules superficielles. Le « piqueur de gomme » les perfore une à une avec une canule soudée à un récipient.

La résine d'épinette, normalement dure, se liquéfie à la chaleur. Après des mélanges appropriés avec d'autres résines plus souples, elle sert de poix pour calfater les canots d'écorce. Elle fournit aussi un masticatoire, très populaire autrefois, et d'autant plus précieux qu'il est antiscorbutique.

La bière d'épinette ou petite bière débuta assez tôt sous le régime français. Faite de grains fermentés, elle était aromatisée au moyen d'un extrait obtenu par ébullition des rameaux d'une espèce d'épinette. Comme tous les traits folkloriques, ce breuvage pétillant disparaît, et c'est dommage. Par les jours torrides de l'été canadien, il faisait bon autrefois de sortir des puits glacés une bouteille dont le bouchon sautait comme celui du champagne. La détonation donnait déjà une impression de fraîcheur.

L'OMBRE DE BONAPARTE SUR LA FORÊT CANADIENNE

Le colon français établi dans la Nouvelle-France n'y a pas transplanté la maison de pisé de son pays. Le climat ne la favorisait guère et la construction de bois exigeait moins de travaux. Quand on libérait le sol de la forêt pour la culture, les arbres coupés pouvaient déjà servir sur place sans aucun souci d'économie. Les poutres équarries, empilées l'une sur l'autre et bousillées dans les interstices, on obtenait une charpente confortable et solide. A l'origine, on plantait des pieux dans le sol, mais l'architecture familiale subit une évolution rapide pour la rendre conforme au climat. Malheureusement, la nouvelle habitation, où le parquet soulevé remplace le sol de terre battue, offre plus de prise à l'incendie dans un pays où il faut un chauffage intense.

La terre fertile du Québec, visitée par le glacier au début du quaternaire, fournit une ample réserve de cailloux arrondis qu'il faut moissonner avant les blés. Cimentés avec du mortier, ils servent donc à construire le mur épais de maisons permanentes. Car le colon français est venu au Canada pour rester. Le bois cependant reste nécessaire pour les planchers, les cloisons, la charpente du toit que les bardeaux rendent étanche. Bien plus, à cause du froid, il faut lambrisser intérieurement les murs de planches.

L'exploitation forestière débute donc comme une entreprise familiale, sans aucun but lucratif. Les scieurs de long se multiplient; les cours d'eau activent les moulins à scie. En 1717, la colonie en compte une dizaine, affectés surtout à la construction locale. La phase commerciale naît avec l'exportation vers la France. Lors de l'occupation de Québec par les Anglais, en 1629, la Nouvelle-France fournissait déjà des cargaisons de pins. A la même époque, l'Acadie en exportait également. Au milieu du XVII^e siècle, quand le roi accrût son effectif de marine, le bois venait à prix fort des pays de la Baltique. Le temps devenait favorable à l'exploitation forestière dans la colonie, mais il fallait compter sur l'absence de coopération des capitaines de navires. Certains rognent les grands mâts envoyés comme échantillons, sous prétexte qu'ils sont encombrants, ou laissent des cargaisons au port, préférant lester le navire avec de la pierre. La traite des fourrures rapportait bien davantage et les marchands de la métropole s'intéressaient plus aux arbres du nord de l'Europe. L'intendant Talon favorisa l'exploitation de la forêt, mais ses successeurs, souvent, y mirent l'embargo.

Le roi, pour donner de l'essor à la colonie, songea donc à faire construire des navires sur place. Déjà, en 1563, des Huguenots de la Floride, désireux de s'en retourner chez eux, s'étaient confiés au premier vaisseau de fabrication américaine. Cette industrie, au Canada, débute à Port-Royal, en 1606. Quelques années plus tard, Samuel de Champlain, à Québec, met une barque en chantier. D'autres tentatives suivent, mais c'est seulement avec Talon, après 1660, que la construction navale commence définitivement au Canada. Une ordonnance commande aux colons qui défrichent les terres de conserver le bois pouvant servir à ces chantiers, surtout les chênes, les hêtres et les merisiers; mais l'entreprise n'eut jamais d'envergure. Sous la férule de quelques marchands profiteurs, la colonie végétait.

En Nouvelle-Angleterre, par contre, l'encouragement accordé à l'exploitation forestière, et partant au commerce local, rendait la nation moins dépendante de Londres. Sans aucun doute, cette liberté économique facilitera plus tard la scission politique, mais elle permit du moins à une grande nation d'expression anglo-saxonne de se tailler un empire enviable dans le Nouveau Monde. Semblable politique au Canada aurait amené inévitablement la création d'un grand pays, indépendant peut-être, mais français, sur les rives du Saint-Laurent. L'industrie forestière continue clopin-clopant et, quand survient l'attaque anglaise, en 1759, la Nouvelle-France ne peut résister.

Au début du nouveau régime, les marchands londoniens ne se montrent guère plus compréhensifs; mais un petit Corse vint un jour bouleverser leur quiétude et imposer ses volontés à l'Europe. Le blocus continental, fermant désormais la source de ravitaillement dans la Baltique, allait avoir raison de l'Angleterre. Réduit à son dernier retranchement, le gouvernement de Londres accorde aux entrepreneurs de chantiers de construction navale des permis d'exploitation forestière outre Atlantique. Les capitaux affluent vers la colonie. Une armée de bûcherons s'enfonce dans la forêt à l'assaut des grands pins qui glissent en formations serrées sur les eaux du Saint-Laurent. Et grâce à la forêt québécoise, la marine anglaise prend une envergure inattendue qui lui assure la maîtrise des mers.

C'est alors que naît un peuple de forestiers et de cageux. Chaque fois que la forêt recule, le colon prend la relève et l'agriculture gagne du terrain. La vie économique du Canada, étayée jusque-là sur la colonisation et la traite des fourrures, change désormais d'orientation. L'industrie s'établit à demeure. La silhouette de Bonaparte, si menaçante pour l'ennemi en Europe, en se profilant un moment sur nos grands pins, a déclenché les réactions à chaîne qui mirent notre pays sur le chemin de la prospérité.

PARCE QUE THÉOPHRASTE RENAUDOT INVENTA LE JOURNAL

Un fait matériel, à répercussion psychologique, domine le dix-neuvième siècle : la généralisation de l'imprimé et surtout du journal. Sans doute, le papier est le fils du papyrus, dont il a retenu le nom. Vingt-quatre siècles avant Jésus-Christ, les Egyptiens cueillaient dans les marécages un souchet à chaume charnu, le papyrus. Sa moëlle dé-

coupée en rubans, placés côte à côte en deux rangs croisés et pressés, donnait un feuillet plus propice à l'écriture que la pierre et la terre cuite.

Au dixième siècle, le parchemin acquiert plus de faveur en Europe et reste le seul registre de la pensée jusqu'au quatorzième siècle, quand le papier entre en scène. Invention ancienne à la vérité, puisqu'on la trouve en Chine en l'an 105 avant Jésus-Christ. Le ministre de l'Intérieur Tsai-Lun, paraît-il, aurait eu l'idée de triturer les fibres libériennes du mûrier à papier pour obtenir une pâte qu'il fit sécher en minces feuillets. Par l'intermédiaire des Arabes et de l'Espagne, le papier parvint en Italie en 1150 et en France quarante ans plus tard.

L'invention par Gutenberg de l'imprimerie à caractères mobiles, au milieu du quinzième siècle, multiplie désormais le livre à volonté; remplaçant les laborieux manuscrits, il sort des bibliothèques monastiques et gagne la « Grand Place ». Le journal lui-même débute à Paris avec la *Gazette* de Théophraste Renaudot, en 1631. Le succès de ses nouvelles écrites à la main l'avait conduit à la création du premier journal imprimé.

La découverte de l'Amérique avait bouleversé en Europe les modes de vie. La tourmente révolutionnaire, à son tour, introduit des éléments nouveaux jusque dans les centres qui ont ignoré les événements de 89. Les parchemins, les chiffons délavés péniblement dans la cuve ne suffisent plus à imprimer les journaux et les livres qui portent dans les villages reculés le bagage des idées et des nouvelles. Auparavant d'ailleurs, l'imprimé n'aurait pu gagner la masse, sans préparation culturelle pour en tirer parti. L'essor de l'instruction populaire, la libre circulation des idées après 1789, — que la censure par la suite devait interrompre fréquemment dans les pays qui se disent démocratiques, — le désir des citoyens d'être renseignés tant bien que mal, créèrent une demande de publications. L'avènement du papier de pulpe de bois met la hache dans le paysage et modifie encore une fois la vie économique et sociale du Québec. C'est alors que naît un nouveau type de bûcheron et que le draveur se met à danser sur les « bilots ».

Le papier fabriqué avec la pulpe de bois, inférieur au papier de chiffons, est par contre bon marché. Pour obtenir la pâte, on a recourt à des moyens mécaniques, en défibrant le bois à la meule, ou à des procédés chimiques, en soumettant les copeaux à l'action corrosive de la soude ou du bisulfite de sodium. En même temps, la machine

à papier se perfectionnait et les frères Fourdrier, en Angleterre, en mirent une au point avec succès en 1802. La fabrication du papier émergeait de l'artisanat; les cuves à la main, reléguées au grenier, cédaient la place à une grande industrie mécanisée.

Les pays forestiers y trouvèrent une nouvelle source de revenus. Des bois d'intérêt économique modique devinrent une matière première de grand prix. Le Canada, couvert de conifères, produit actuellement cinq fois plus de papier que son plus proche concurrent; la moitié des journaux du monde entier sont imprimés sur son papier. Une partie importante du pays, d'ailleurs, ne convient qu'à l'exploitation forestière. Il fut une époque où l'on fauchait littéralement la forêt, croyant toute terre convenable à l'agriculture. L'expérience, née de l'insuccès, a imposé une classification rationnelle des sols et l'on sait maintenant que des secteurs doivent être soustraits à la colonisation. D'autre part, des exploitants, conscients de la réalité, entreprennent désormais des coupes en harmonie avec le pouvoir de régénération de la futaie.

Le Saint-Laurent et ses affluents, qui assistaient autrefois au passage discret des canots d'écorce des Sauvages et des coureurs des bois, virent au dix-huitième siècle le défilé ininterrompu des cages de pin équarri, puis, au siècle dernier, les forêts coulant vers la mer avec la drave. Bientôt, la goélette chargée de bois de pulpe domine le paysage. L'arbre ne sert plus seulement à la production du papier, mais aussi d'alcools commerciaux, de rayonne, de plastiques de toutes sortes et d'explosifs qui, malheureusement, ne contribuent pas toujours à améliorer le sort de l'humanité.

Les formations exploitées pour la production du papier, au Canada, sont habituellement la propriété des provinces. Celles-ci accordent des droits de coupe régis par une politique définie. A l'automne, l'armée des bûcherons s'enfonce dans la forêt, groupés en camps, sous la conduite d'entrepreneurs. Chaque homme reçoit son lopin. De grand matin, encore à la brunante, après le déjeuner d'œufs, de jambon, de crêpes, de pain, de confiture et de café, il gagne sa parcelle de forêt, la hache et la scie sur l'épaule. Avec les années, l'outillage s'améliore; rien n'a remplacé la hache, mais la scie à chaîne, mue à l'essence, a succédé à l'ancien godendart.

Avant d'abattre un arbre, d'un coup d'œil, le bûcheron choisit le point de chute qui facilitera le sciage. En deux coups de hache, il a creusé une entaille profonde de ce côté, — une encoche d'un style

bien précis. Puis de l'autre côté, les copeaux giclent. Quelques instants plus tard, l'arbre s'apprête à tomber; d'un mouvement ferme du bras, le bûcheron guide la chute qui s'accompagne d'un bruit sourd. L'homme consacre le cinquième de son temps à l'abattage de l'arbre, le quart à l'ébranchage, puis les deux-cinquièmes à scier les troncs en billes de quatre pieds. Le bûcheur moyen empile deux cordes de bois chaque jour, le champion, quatre. La corde vaut près de quatre mètres cubes.

Des chevaux ou des tracteurs transportent les billes sur la glace des lacs, puis, avec le dégel, débute le flottage, — la drave, — la phase la plus excitante de l'exploitation forestière. Pendant des semaines, la rivière pavée de bois roule la forêt vers l'usine, souvent à plus de cent milles, sous la conduite des draveurs musclés et agiles, munis d'un long pic, qui voltigent d'un billot à l'autre pour prévenir l'embacle.

L'homme peut se payer le luxe maintenant d'avoir des idées. Le papier-journal s'apprête à véhiculer ses pensées fugitives.

A L'ORÉE DU BOIS

Et puis naissent les grands centres avec leur nouvelle économie, les villes-greniers et soutes à charbon, ces plaques tournantes du ravitaillement, oasis de béton où les cheminées remplacent les arbres, villes-carrefours qui ne sont rien par elles-mêmes sous l'angle des ressources naturelles, mais néanmoins points névralgiques sans lesquels le pays est paralysé.

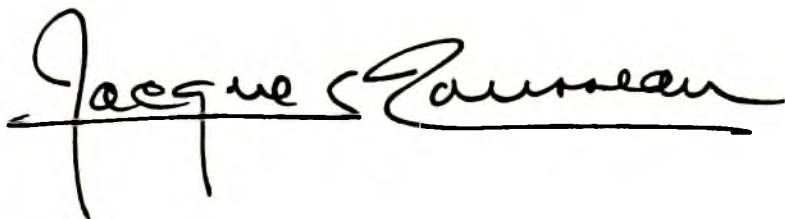
L'évolution de la vie culturelle et économique de la nation, sommairement esquissée plus haut, a eu pour cadre les bois de l'est du pays. La forêt a été l'épine dorsale de la vie indigène, de l'agriculture et de l'industrie.

De la futaie, le primitif avait tiré ses maisons d'écorce, ses moyens de transport, ses armes, son gibier. Le colon européen vient à son tour s'y tailler un fief. Il lutte contre l'arbre, obstacle aux labours, mais à la fois source de revenus en attendant la récolte. L'ère de la colonisation débute avec l'établissement de la Nouvelle-France, pour se continuer sans interruption jusqu'au vingtième siècle. La voilà presque révolue maintenant. Moins d'un demi-million de kilomètres carrés de terrain forestier (environ 200,000 milles carrés) pourrait s'ouvrir

encore à l'agriculture, mais le boisé de ferme occupe une partie notable de cette superficie et notre économie rurale exige son maintien. Le fermier en tire le combustible, souvent la planche pour la construction et, dans la vallée du Saint-Laurent, il y retrouve la « cabane à sucre ». C'est aussi un rampart contre l'érosion et la sécheresse. Maître absolu de son lopin, l'habitant peut l'exploiter sans restrictions, mais se contente habituellement d'une coupe correspondant à la croissance annuelle. Si l'on exclut en outre la bande subarctique, sans intérêt économique actuellement, sauf minier, le reste de la forêt devra rester, pour la plus grande partie, le fief de l'industrie.

Cet antique habitat des populations amérindiennes a édifié la fortune d'un empire maritime; il a créé l'armature industrielle et financière de notre pays. D'abord source de combustible, de matériaux de construction et de papier, il a donné naissance, au vingtième siècle à la rayonne et aux matières plastiques. Pour peu qu'on l'exploite méthodiquement et qu'on le protège sans relâche, il restera indéfiniment une source de richesses et de prospérité.

Depuis que le glacier en retraite a permis à la forêt boréale d'envahir le Québec, la nature est devenue tantôt l'associée et tantôt l'esclave de l'homme. Les primitifs l'ont utilisée sans troubler l'association première, les autres l'ont dirigée à leur guise, modelant le paysage suivant les exigences de leur charpente sociale.

A handwritten signature in dark ink, reading "Jacques Rousseau". The signature is written in a cursive, flowing style. The first name "Jacques" is written with a large, stylized 'J' that loops around the 'a'. The last name "Rousseau" is written with a long, horizontal stroke that extends to the right. The signature is positioned above a horizontal line that spans the width of the text.